

Installation du bureau pour 1971

Allocution de M. Henry BALLOT, président pour 1970.

Fugit tempus irreparabile !...

Il fuit et il emporte vers l'oubli les Présidences flatteuses mais éphémères. Qu'il suspende un instant son vol ! qu'il me permette de vous dire qu'aujourd'hui, mieux qu'hier encore, j'apprécie l'honneur que vous me faites en me plaçant, pendant un exercice, à la tête de notre Compagnie.

Je vous en remercie très sincèrement, en mon nom personnel et au nom de tous les Praticiens, toujours à la tâche, rarement à l'honneur, eux qui connaissent trop les limites des possibilités présentes, qui n'hésitent à entreprendre certaines actions que parce qu'ils les jugent sans espoir et qui ne sont, quoi qu'en pensent certains, ni complexés ni contestataires.

Je voudrais — au début de mon propos — évoquer la mémoire de ceux des nôtres qui ont disparu au cours de l'année 1970 :

Le Professeur MARCENAC tout d'abord qui, jusqu'à ses derniers jours, tint à diriger son laboratoire de Chirurgie Expérimentale et à participer activement à nos travaux : il nous laisse un bel exemple et nous ne l'oublierons pas !

Nous accordons aussi une pieuse pensée à nos collègues BARAT et SCHONG, membres correspondants, ainsi qu'au Professeur SIMIC dont l'éloge fut prononcé au début de 1970. Il faut ajouter à cette liste le Docteur Vétérinaire CURASSON récemment décédé.

Mais si les Hommes passent, l'Académie demeure et nous avons eu le plaisir de compléter nos rangs et d'élire MM. MOORE et BORDET membres titulaires, le Professeur LIÉGEAIS, membre associé et MM. FROGET, CORNETTE, WELLS et GAYE, membres correspondants. Je leur adresse mes félicitations.

Je félicite tout autant notre Collègue NICOL élu à l'Académie de Médecine et notre Secrétaire Général le Professeur BRESSOU élevé à la dignité de Commandeur dans l'Ordre de la Légion d'Honneur et dans l'Ordre des Arts et des Lettres. Ces distinctions nous honorent tous ; nous en sommes très fiers !

Vous dirais-je enfin, mes Chers Collègues, que diriger nos séances fut pour votre Président une tâche agréable et facile ! Que les discussions restèrent toujours parfaitement académiques et que les sujets proposés furent aussi nombreux que variés. Les virus et les maladies qu'ils provoquent : Rage, Fièvre Aphteuse, Rhino-Trachéite infectieuse bovine, Maladie de Carré, Maladie muqueuse bovine furent probablement les plus fréquemment étudiés en 1970. Mais la Brucellose, la Tuberculose, la Colibacillose des veaux, l'Entéro-Toxémie des faisans, la Mycoplasmosse nous ont fourni d'amples sujets de travail à côté des fasciolicides, de la Radio-activité, des aflatoxines, de Recherches Génétiques, de considérations physiologiques,

des techniques de laboratoire. Chacune de nos communications a apporté une pierre appréciable à l'édifice scientifique Vétérinaire, a contribué à l'accroissement des connaissances et au prestige de notre Profession. Je suis heureux de féliciter et de remercier tous ceux qui nous adressèrent des communications, qui les présentèrent ou qui prirent part à nos discussions.

Ma satisfaction cependant n'est pas complète ! Cette année encore — et, il en est ainsi depuis bien longtemps si j'en crois les discours de mes prédécesseurs ! — nous avons été totalement ignorés des Services Publics et nul n'a sollicité nos avis. Pour montrer que nous existons, nous avons dû nous contenter de transmettre un vœu sur l'Alimentation des veaux et de suggérer aux Services Vétérinaires du Ministère, la recherche des moyens de diagnostiquer les types responsables dans les Colibacilloses des nouveau-nés. Sans doute nous faudra-t-il comme le firent nos anciens de la Société Centrale de Médecine Vétérinaire, démontrer, par le nombre et la qualité de nos travaux, notre propre valeur et l'intérêt que nous présentons.

Enfin notre situation financière — comme celle des autres Académies d'ailleurs — est infiniment précaire malgré la valeur de notre Trésorier, elle ne nous permet ni de diffuser nos travaux ni d'honorer nos collègues et nous condamne à une vie étriquée et obscure ! Peut-être devrons-nous entreprendre une action énergique avec les autres Académies pour obtenir l'indispensable.

Que de préoccupations, Messieurs, pour notre bureau, ce bureau que je voudrais, en terminant mon propos, remercier d'avoir tellement facilité les tâches du Président ! Notre Secrétaire Général, en particulier, est l'âme de cette maison dont il garde les traditions, mais il en est aussi l'animateur et se charge de toutes les relations extérieures. Bien sincèrement je le remercie de son action efficace et constante.

Notre nouveau Président, M. le Professeur GORET, membre de l'Académie de Médecine, est trop connu de vous tous pour que je rappelle son activité féconde et sa notoriété en France comme à l'Etranger. Nul ne saura mieux que lui diriger notre Académie. Il sera épaulé par notre ami PANTALÉON dont nous reconnaissons tous la qualité et les compétences.

Je demande au Professeur GORET de prendre au bureau la place qui lui revient et vous invite tous, mes Chers Collègues, à poursuivre nos travaux.

Discours de M. P. GORET, président pour 1971.

Mes chers collègues,

« Quest-ce qu'une grande vie sinon une pensée de la jeunesse exécutée dans l'âge mur ? »

Ce mot d'Alfred de Vigny me revint fortuitement mais fort opportunément en mémoire alors que je m'essayais à forger et réunir les anneaux de la chaîne des pensées que je m'apprete à vous offrir en ce jour, faste pour moi, qui me permet d'occuper le fauteuil présidentiel de notre Académie.

Je n'imagine pas, en effet, quel sot respect humain ou quelle fausse désinvolture m'interdirait d'avouer que, jeune étudiant encore, et suivi en cela par beaucoup de mes condisciples, loin de fustiger ou de moquer les membres et les traditions de notre haute instance, le Président de l'Académie Vétérinaire m'apparaissait auréolé d'un prestige et d'une dignité imposant le

respect. Vous ouvrant mon cœur, j'ai la franchise d'avouer que je caressais, alors, le rêve jugé irréalisable d'occuper un jour cette première place de notre profession.

Merci à vous, mes chers collègues, de qui l'unanimité des suffrages m'a profondément et sincèrement touché, de m'avoir permis d'accéder à cet honneur et à cette mission dont je mesure, soyez-en persuadés, l'étendue, la grandeur et aussi les servitudes volontairement consenties.

* * *

Si les premières réunions des beaux esprits fréquentant les jardins aux somptueux platanes du domaine d'Akademios, dans le céramique d'Athènes, m'étaient contées, j'y prendrais — avec un plaisir extrême — des leçons de philosophie, de politique et d'éloquence.

Je sourirais, d'abord, à la pensée que ce qui devint l'Ecole de Platon donna son nom à une future assemblée de vétérinaires alors que la doctrine du disciple de Socrate — comme nous le rappelait encore récemment dans son remarquable ouvrage, le Professeur BRESSOU — contribua tellement à la méconnaissance d'un métier *a priori* méprisable...

Mais je chercherais surtout à déceler si au sein de ce premier « club » réunissant des hommes de disciplines diverses et d'opinions souvent opposées, choisis, triés parmi les plus brillants, il était d'usage que le plus sage ou un élu prononça un discours...

Nanti de cette quasi-assurance, je m'attacherais peut-être à choisir un modèle sur lequel, sans doute, se sont « répliqués » — qu'on me passe cette expression de virologue — beaucoup de discours académiques « omnibus » qu'il est, du reste, du meilleur ton de ridiculiser.

Il me souvient, cependant, avoir été ici même, il y a déjà longtemps, choqué par la dérobade d'un président de qui l'assistance attendait le merci éloquent et qui l'indisposa par un banal « ne comptez pas sur un discours, je ne vous ferai pas de discours... ».

Je n'ai pas choisi cette formule. Le maintien d'une tradition est, plus que respectable, indispensable à la sauvegarde des assises d'une « Grande Maison ». Je m'y plie, Messieurs, soucieux de son importance mais aussi pleinement conscient de la difficulté de l'entreprise et de ma carence à satisfaire pleinement à ses exigences littéraires effrayé par ce postulat de Joseph JOUBERT : « La musique a sept lettres, l'écriture a vingt-cinq notes. »

Mais ne surprendrai-je pas les orthodoxes en épousant un schisme et en substituant au « *Domine non sum dignus...* » un insolent et prétentieux « *Dignus sum intrare* » ? tempéré il est vrai, par les explications que vous en attendez.

Une Académie, a-t-on coutume d'affirmer, n'est pas une société savante, mais la réunion d'hommes qualifiés et spécialistes de diverses disciplines à l'intérieur d'une même profession ou épris d'un même idéal, d'une même foi, portant le même drapeau. La confrontation des idées s'y assortit de propos d'orateurs, de discussions courtoises, de libre expression de pensée et ne se limite pas à la sévère et rigoureuse audition et à la critique d'exposés savants. Ce qui a pu faire dire à bien des sceptiques, et à quelques envieux « le style académique est périmé ; le règne des Académies a vécu ».

Cette description du « dernier salon où l'on cause » n'est pas conforme à la vérité.

Une Académie est d'abord une *autorité* disposant d'une tribune du haut de laquelle s'expriment des opinions, s'exposent des essais, se relatent des faits, plus encore s'annoncent des découvertes. Une Académie est une

garantie de maintenance. Mais la « vieille dame » si souvent raillée est, en réalité, dotée d'une éternelle jeunesse puisqu'elle ne peut pas ignorer le progrès.

Les Sociétés les plus cotées peuvent passer ; les Académies demeurent, et pour assurer leur pérennité les sociétés illustres s'attachent à s'académiser. Quoi qu'on en eut, la nôtre en est un bel exemple.

L'éclectisme avec lequel sont élus ses candidats assure à ses séances une diversité enviable, reflet de l'immense domaine de la science vétérinaire.

Or, 'y arrive, c'est à cet éclectisme même que je dois vos suffrages puisqu'aussi bien, vous avez voulu honorer cette année les Ecoles et fait choix pour modérer vos débats d'un enseignant doublé d'un chercheur qui si modeste qu'il soit, n'a jamais négligé les leçons de la pratique professionnelle et devrait être ainsi le garant de l'habituelle haute tenue de nos séances.

Ce double titre ne m'est pas propre, il est celui de tous mes collègues. En effet, écrit le Professeur MATHÉ « dans les pays où il y a une grande recherche médicale, c'est-à-dire les U. S. A., l'Angleterre, le Canada, la Suède, il n'y a pas de chercheurs. Donc la carrière de chercheur, c'est la carrière de l'universitaire. On ne peut pas dissocier ou distinguer l'enseignement de la recherche, pas plus qu'on ne peut distinguer la recherche de l'enseignement. Lorsque quelqu'un est chercheur temps plein jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'à l'âge de sa retraite (70 ans), c'est que ce quelqu'un n'est pas un « trouveur ». Il est bien évident qu'il n'a pas sa place dans la société, qu'il est malheureux et qu'il est complexé lui aussi. Donc la véritable carrière de chercheur est une carrière d'enseignant ».

J'ajouterai, néanmoins, que la recherche appliquée à laquelle nous nous livrons tous et au cours de laquelle la trouvaille est aussi fréquente qu'immédiatement exprimée satisfait pleinement aux aspirations et aux vœux d'un chercheur en répondant au double critère intellectuel et d'efficacité.

N'est-ce pas sous ce même double emblème de l'enseignement et de la recherche que doit se placer délibérément et par vocation, l'Académie vétérinaire de France ?

Nous nous devons, à la faveur de nos travaux, de conseiller les autorités responsables de la santé animale dans son plus large contexte ; celles responsables de la santé humaine dans le cadre des rapports si étroits mais trop souvent négligés existant entre l'homme et l'animal. Nous nous devons de nous imposer, de divulguer et de donner la plus large diffusion aux publications de nos membres et de nos correspondants.

Le parallèle que je tente de tracer pour justifier votre choix se poursuit, hélas, sous des formes alarmantes...

L'enseignant et le chercheur de bonne volonté que je me targue d'être n'a jamais disposé que de bien modestes moyens pour exercer son sacerdoce et satisfaire sa vocation. La grande misère de nos Ecoles — que rappelait il y a peu de temps Monsieur le Directeur CHARTON à Monsieur le Ministre de l'Agriculture — se perpétue, malgré des efforts insuffisants pour rattraper un retard difficile à combler. Les parcimonieux crédits officiels ne permettraient qu'une activité réduite de nos laboratoires, d'ailleurs saturés et trop étroits, si ne venaient s'y adjoindre des subsides obtenus par le truchement des contrats de recherches...

Que dire, en regard, de l'audience et des ressources de notre compagnie ? Je vous fais grâce de redites qui n'ajouteraient rien à l'analyse de la situation qu'a faite excellemment mon prédécesseur dans son magnifique discours, lors de notre dernière séance solennelle.

Nos réactions, nos suppliques même très humbles sont toujours restées lettres mortes et se sont heurtées à la superbe indifférence de personnages convaincus de notre inutilité, mais s'arrogeant, sans aucun critère, une compétence injustifiée leur permettant d'en juger.

Comme il est tentant à ce propos, de rappeler l'un des aphorismes amers de Ch. FIESSINGER sur la réussite dans la clientèle médicale : « Ce qui caractérise la démocratie c'est que chacun croit tout connaître sans avoir rien appris. »

D'où ces promesses jamais tenues, ces engagements toujours reculés... Faut-il pour autant, mes chers collègues, abdiquer et laisser aller ? donner raison à tous ceux acharnés à notre transformation en « ectoplasme » ?

Après 1871, RENAN, dépité de l'insuccès de sa tentative de « réforme intellectuelle et morale » disait au jeune BARRÈS venu le consulter : « Jeune homme ne troublez pas l'agonie de la France ! » Et BARRÈS de rétorquer plus tard « En politique, le désespoir est une sottise absolue ! »

Je ne puis me résigner à être le président d'un coma et comme ceux qui avant moi ont occupé ce fauteuil, comme eux, conscient de ma mission je ne sombrerai pas dans le désespoir et œuvrerai obstinément pour maintenir la vraie grandeur de notre Académie.

Nos ordres du jour doivent s'enrichir et nos publications se multiplier.

Le désintéressement parfois méprisant des jeunes doit être combattu. Des formules nouvelles d'exposés scientifiques originaux doivent être recherchées pour attirer à nos séances les néophytes de la recherche, leur prouver que l'Académie est bien le prolongement de la jeunesse et non la poussiéreuse vétusté, nous rappelant avec Emile HENRIOT « qu'on n'a jamais fini de naître à soi-même ».

Il nous faut chercher à formuler le maintien de l'orthodoxie traditionnelle avec et au travers de la jeunesse sachant bien, avec RENAN, encore, que « le plus simple écolier sait maintenant des vérités pour lesquelles ARCHIMÈDE eut sacrifié sa vie ». Il est également indispensable comme l'a souligné le Président BALLOT que nous imposions nos vues, nos conclusions si elles sont unanimement adoptées.

Pour tout cela nous rechercherons les moyens moraux et matériels. Je prends l'engagement de tout tenter.

Programme ambitieux, démesuré, penseront certains ?

« La difficulté de réussir ne fait-elle pas qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre » écrivait BEAUMARCHAIS parodiant le Taciturne ?

* * *

Je sais que dans cette tâche, je serai aidé par tous les membres — maître respecté et amis sincères — qui m'épauleront au bureau et à qui comme le promettait Monsieur le représentant de Monsieur le Ministre de l'Agriculture, je voudrais voir plus de travail encore...

Je leur en exprime d'avance ma gratitude et je m'en voudrais d'omettre de rappeler les services que me rendra toujours avec une grande conscience celle qui enregistre nos débats, notre fidèle Mademoiselle GRENET.

* * *

Mon cher Président, m'invitant à prendre votre place vous m'avez couvert de fleurs. Venant d'un autre que de vous-même j'aurais été tenté d'accueillir avec scepticisme ces propos vraiment académiques. Si l'amitié réciproque que nous nous vouons ne me permet pas le moindre doute sur votre sincérité

elle a fait cependant que vous avez hypertrophié mes quelques mérites. Vous en êtes, bien sûr, pardonné.

Mais vous remplacer sera difficile et mes débuts seront maladroits. Pas une seule fois, en effet, l'occasion ne m'a été donnée de m'exercer en vous remplaçant au cours de votre mandat...

Cette remarquable assiduité constitue, peut-être, un fait unique dans l'histoire des présidences. Elle méritait d'être soulignée comme vous méritez d'en être chaleureusement félicité. Vous avez conduit nos travaux avec simplicité, aménité, esprit et une autorité que vous avez su dévoiler talentueusement à Monsieur le représentant de Monsieur le Ministre de l'Agriculture. Nous vous en savons gré et vous en exprimons notre affectueuse reconnaissance.

* * *

Ma première mission est particulièrement émouvante et agréable. Elle consiste à prier Monsieur PANTALÉON de venir prendre place à cette tribune.

Vos titres, Monsieur et ami, votre érudition, votre grande culture justifient s'il en est besoin, l'heureux choix de l'Académie vous appelant à la vice-présidence.

Le président a conscience qu'il peut compter sur votre collaboration agissante dans la réalisation du programme qu'il s'est fixé et se félicite, en vous accueillant, de vous savoir à ses côtés.

* * *

Mes chers collègues, je ne sais, et ne saurai jamais, si j'ai réellement respecté la tradition académique...

Je sais, en revanche, le plaisir personnel que j'ai ressenti à exprimer devant vous, mes pairs — imparfaitement certes mais peut-être aussi maladroitement — un enthousiasme à masquer certaines amertumes. Merci de m'avoir entendu, merci de votre confiance. Pour moi « ce soir, Lucullus a dîné chez Lucullus ».

Allocution de M. J. PANTALÉON, vice-président

Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire général, mes chers Collègues,

Vous venez de me conférer un grand honneur en m'élevant à la vice-présidence de l'Académie Vétérinaire de France. Je voudrais vous dire très simplement, mais également avec beaucoup de sincérité, quels sont les sentiments, et même l'émotion, qui m'étreignent.

Mes pensées vont tout d'abord vers les miens, puis elles vont au même titre vers deux de nos anciens présidents, Louis BLANCHARD et Armand NÉVOT, à qui je dois d'être ce que je suis désormais. En effet, ce sont eux qui m'ont appris l'amour du laboratoire, le goût de la recherche, le travail dans la rigueur, dans le devoir, dans la discipline, ces qualités qui ont marqué la carrière de mes vénérés Maîtres. Je tiens aujourd'hui à assurer leur mémoire de mon impérissable souvenir et de ma filiale reconnaissance.

A vous, mes chers Collègues, je veux dire très cordialement ma gratitude pour l'insigne faveur que vous m'avez accordée. Je souhaite pouvoir vous prouver ma gratitude en me montrant digne de l'amitié et certainement de la trop grande bienveillance que vous m'avez accordées.